
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00362995 3


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

[illegible]

[illegible]

[illegible]

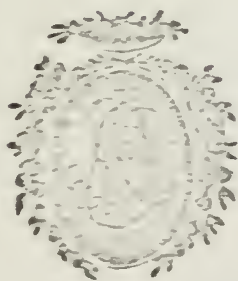
L'ESPION DES COULISSES,

OU

NOUVELLE CRITIQUE

R LES ACTEURS

CIPAUX THÉATRES DE PARIS.



DE L'IMPRIMERIE D'ÉGRON.

A PARIS,

Chez les Marchands de Nouveautés.

AN VIII.


LIBRARY
MAY 7 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

L'ESPION DES COULISSES, OU NOUVELLE CRITIQUE SUR LES ACTEURS DES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS.

PREMIÈRE LETTRE.

Paris, 5 Floréal an 8.

MON cher Bellerose, en te quittant je t'ai promis de t'écrire, et de te faire part de mes observations sur les principaux Acteurs

des divers Théâtres de Paris, lorsque j'y serais arrivé. Je tiens ma parole, et tu verras par cette lettre que la Rancune semble avoir pris à tâche de satisfaire ta curiosité. J'ai fait très-heureusement la rencontre de notre ancien camarade Ragotin, qui, en sa qualité d'Auteur, m'a procuré les moyens de fréquenter plusieurs Spectacles sans qu'il m'en coûtât un sou; et, c'est, comme tu le sais, très-agréable pour moi qui suis assez léger d'agent. Malheureusement les entrées de faveur se multiplient chaque jour; chaque jour les billets d'Administration circulent avec une profusion qui n'annonce que trop la stagnation des billets

payans. Les uns attribuent cette calamité théâtrale à la multiplicité des Spectacles, les autres aux circonstances difficiles où nous nous trouvons, ceux-ci à la médiocrité des pièces que l'on représente, ceux-là à l'exiguité des talens des Acteurs, pour moi je serais assez de ce dernier avis, surtout à l'égard des premiers Théâtres. Le résultat de mes observations te fera peut-être partager mon sentiment. Je commencerai par t'entretenir du Théâtre des Arts, ci-ci-devant *Academie Royale de Musique.* Ce spectacle que l'on cite à chaque instant comme le plus beau du monde policé, est bien au-dessous de sa réputation; il

n'y a que les ballets que l'on y puisse admirer. La danse est à son plus haut dégré de perfection, et le citoyen Gardel est le seul Auteur qui doive s'applaudir de se voir exécuter à l'Opéra. En effet, dans quelle partie de l'Europe pourrait-il trouver Vestris, Saint-Amans, Beaulieu, Milon, Baupré, etc. etc. réunis à mesdames Clotilde, Pérignon, Chameroy, Gardel, Saulnier, etc. etc.? Guillard, Marmontel, Hoffmann, Gluck, Sacchini, Grétry, Piccini, Lemoine, Mehul, ne sont pas aussi heureux pour leurs productions : leurs chefs-d'œuvres sont entre les mains de plus d'un Acteur médiocre. Comment donc, me diras-tu peut-être?

Tu oses parler ainsi de l'Opéra ? Et pourquoi donc craindrais-je de manifester mon opinion sur un établissement dont la République entière est obligée d'acquitter les énormes dépenses. C'est peut-être envers les Artistes à qui l'on a confié la gloire de ce Spectacle que l'on doit être le plus sévère. Voici donc comme je les juge.

LAINEZ. Il n'a pour lui qu'un très-beau physique, une chaleur désordonnée, une agitation continuelle, une confiance en soi-même, à toute épreuve, le font passer aux yeux de beaucoup

de gens pour un Acteur incomparable. Par exemple, tout le monde convient qu'il est impossible de chanter plus mal que lui : je plains bien ceux qui l'ont entendu et qui l'entendront dans Orphée. Je crois que si les monstres du Ténare n'avoient ouï que de tels accens, la pauvre Euridice courait gros risque de rester aux Enfers. On ne peut s'empêcher de gémir de l'exécution de ce chef-d'œuvre de Gluck.

LAYS. Il est impossible de mieux chanter ; mais quel jeu, surtout dans les rôles nobles ! Cet Acteur n'est bien placé que dans les

rôles comiques ; il faut le voir dans Panurge, la Dandinière, Huscar, Anacréon. Il a, dit-on, beaucoup d'influence dans l'Administration ; on prétend même que c'est par lui que le citoyen Devismes a obtenu la direction : ce qui me le ferait croire, c'est que, sous le ministère de *Letourneur*, Lays dit qu'il ne rentrerait pas à l'Opéra que le citoyen Devismes ne fût chargé de son Administration ; cependant chacun louait la manière dont les citoyens Baco, Denesle, etc., administraient alors ce Théâtre, et leur compte rendu prouve suffisamment qu'ils étaient dignes de la confiance du Gouvernement, et qu'ils avaient des droits à l'estime

des Artistes de l'Opéra. Mais l'intrigue.... l'intrigue....

CHÉRON. Il est maintenant au-dessous de sa réputation. Sa voix n'est plus aussi belle qu'elle était. Son jeu ayant toujours été médiocre, ne saurait dédommager le Public de la perte de ses moyens. On ne le reconnaît plus dans le rôle du Pacha de la Caravane, par la manière dont il le chante à présent.

ADRIEN. Cet Acteur, quoique préférable maintenant au citoyen Chéron, ne réunit point encore tout ce qu'il faut pour faire un

Acteur digne d'être cité. Doué d'un beau physique et d'une voix convenable à son emploi, il ne sait pas tirer assez de parti de ces avantages. Sa tenue n'est pas toujours celle qu'il devrait avoir. Sa méthode de chant n'est pas très-bonne. Il n'y a pas de doute que cet Acteur, avec du travail, n'obtienne de plus grands succès.

LAFOREST. Nous ne savons pas comment celui-là a trouvé le moyen de se glisser dans un théâtre où il est complètement déplacé par sa voix et son physique. Cet Acteur n'a rien pour lui ; on a pourtant osé le montrer au public

dans le rôle de Renaud, d'Armide. Le pauvre diable n'a pas senti que c'était un mauvais tour qu'on lui jouait, que de vouloir le faire remplacer Rousseau. Ce n'est pas l'embarras, il s'est trouvé des journalistes assez bénévoles pour lui donner des éloges; cela prouve bien que ces messieurs ne les épargent pas

---

LE FEVRE. Cet Acteur doit beaucoup à son nez et à sa gorge, lorsqu'il chante : aussi un plaisant disait dernièrement au parterre, que l'Opéra avait dans le citoyen Le Fevre deux pensionnaires pour un. C'est égal, c'est une haute-

contre le Public. Souvent on a le plaisir de le voir dans Achille. Quelques-uns le trouvent mauvais; mais on peut leur dire, que c'est parce que ce rôle n'a point été taillé sur le même patron que le cit. Le Fevre : et ce n'est pas sa faute ; ainsi il faudra bien le supporter, jusqu'à ce que sa gorge et son nez lui refusent le service.

DUVERNEY. C'est peut-être la seule haute-contre que l'on puisse entendre à l'Opéra. C'est dommage qu'il ne soit pas Acteur. Sa voix est agréable ; et sans doute elle aurait encore plus de charmes, si une extrême timidité n'en empêchait

les développemens. Le Public, qui n'est pas toujours très-juste, loin de l'encourager, le juge avec une sévérité qu'il devrait garder pour les premiers sujets. Nous engageons donc ce jeune Acteur à se pénétrer de la maxime : *Audaces fortuna juvat;* il en a l'exemple sous ses yeux.

DUFRESNE. Il est impossible d'être plus décent que cet Acteur dans les rôles secondaires dont il est chargé. C'est un excellent confident. Il serait à désirer pour la gloire de l'Opéra que les premiers emplois fussent aussi bien remplis.

Mlle. MAILLARD. Physique trop volumineux, des poumons en conséquence, nul charme dans la voix; elle n'inspire, selon moi, aucun intérêt, elle ne fait naître aucun sentiment; elle n'a pour elle que les momens de fureur où ses terribles moyens la servent à merveille. Cette actrice est bien loin de faire oublier Mme. Saint-Huberty.

Mlle. LATOUR. On ne peut lui refuser beaucoup de talent, surtout lorsqu'on l'a vu jouer Didon. Une très-belle voix, dont la pureté ne laisse rien à désirer, une excellente méthode de chant,

une exécution brillante, une prononciation nette et facile : voilà ce que l'on distingue dans mademoiselle Latour ; c'est la seule Actrice, à mon avis, dont puisse s'enorgueillir l'Opéra. Nous savons pourtant que l'Administration, par sa conduite à son égard, semble méconnaître combien ses talens sont importans à la gloire et à la prospérité du Théâtre des Arts : on ne craint pas de la mettre en concurrence avec la médiocrité. Un Directeur intelligent, qui voudrait remplir le vœu du Gouvernement et *soigner les plaisirs du Public*, se garderait bien d'en agir ainsi : juste appréciateur du vrai mérite, il aurait pour Mlle. Latour

les égards que l'on doit à un Artiste distingué, et dont les talens sont chers au Public éclairé. Mon opinion sur cette Actrice n'est point le résultat de la partialité ni d'aucun intérêt particulier. Je n'ai point l'avantage d'en être connu, je ne l'ai jamais vue que du parterre de l'Opéra, et j'avoue franchement que j'ai eu beaucoup de plaisir à la voir.

Mlle. HENRY. Physique défavorable, figure peu distinguée, gestes disgracieux, peu de moyens. Sa voix ne convient point au cadre de l'Opéra, sa manière de chanter est pénible et fatigante. Nous ne pensons pas que cette Actrice de-

vienne jamais un sujet précieux pour le Théâtre des Arts, malgré les éloges des journaux et les lettres officieuses qu'ils ont insérées sur les talens de Mlle. Henry. Par exemple, on dit qu'elle a beaucoup de zèle; mais malheureusement le zèle ne suffit pas.

Mlle. CHEVALIER. Cette Actrice marche dignement sur les traces de Mlle. Latour : une voix pure et brillante, une bonne méthode de chant. On doit féliciter le Conservatoire d'avoir formé un tel élève pour l'Opéra, c'est une acquisition vraiment précieuse pour ce Théâtre. Cette jeune personne

donne les plus belles espérances, et nous ne doutons pas qu'on ne puisse un jour la citer pour modèle.

Mme. CHÉRON. On peut la mettre à côté de son époux, ils semblent s'être donné le mot pour décliner : Antigone seule nous reste.

Mme. PONTEUIL. Toujours belle femme ; mais malheureusement au Théâtre des Arts cela ne suffit pas.

Mme. CLAIRVILLE. Cette Actrice, en quittant Bordeaux où

elle avait acquis une certaine célébrité, n'a peut-être pas consulté ses intérêts. Il est impossible d'être mieux servi dans ses débuts, qu'elle ne l'a été. Journalistes, prôneurs, force billets, rien n'a été négligé pour que les Parisiens fussent de l'avis des Bordelais. Mais malgré la protection puissante du cit. Lays, malgré le beau dévouement de l'Administration, le succès n'a pas tout-à-fait couronné les espérances de Mme. Clairville. Cette Actrice n'est pas sans quelque mérite; mais elle est loin d'être ce qu'il faut pour l'emploi qu'elle tient. Si elle n'avait qu'une vingtaine d'années, on pourrait espérer quelque chose de plus de Mme. Clair-

ville ; mais désormais son talent, loin de s'augmenter, ne peut que décliner : ainsi, toutes réflexions faites, l'Administration du Théâtre des Arts aurait dû se dispenser de sacrifier les plaisirs du Public de Bordeaux, puisqu'elle les a sacrifiés en pure perte, et que le Public de Paris n'y a rien gagné.

Tu vois, mon cher Belle-Rose, que l'Opéra est loin de rassembler ce qu'il faut pour attirer le Public. Je dois aussi te parler de l'orchestre. Il renferme beaucoup de talens; et cependant la musique n'est point exécutée avec cette perfection qui semble presque exclusive à l'orchestre du Théâtre-Feydeau : cela dépend sans doute de celui qui le

dirige ; dans ce cas nous engageons le cit. Ray à marcher sur les traces du cit. Lahoussaye.

Je t'ai promis quelques détails sur la conduite des Administrations. Sous ce rapport, je dois t'apprendre que le cit. Guénin, premier violon de l'Opéra depuis vingt-trois ans, vient d'être destitué avec plusieurs autres Artistes recommandables. Par quels motifs ? (1) on l'ignore. Le cit. Devismes n'a allégué jusqu'ici que des prétextes frivoles ; et tout le monde est porté à croire que c'est une injustice de plus à ajouter à celles qui se com-

---

(1) On dit que c'est pour n'avoir pas trouvé bonne la musique d'Hécube.

mettent et se commettront toujours dans les Établissemens qui dépendent du Gouvernement. Un Ministre a des occupations trop nombreuses pour pouvoir surveiller ceux qui le représentent auprès de ces Établissemens. Persuadés de cette impossibilité physique, ses agens mettent à la place de la justice leurs caprices et l'arbitraire le plus révoltant. La réforme qui s'est faite dernièrement au Conservatoire de musique en est une preuve convaincante. Le mode que l'on a suivi pour opérer cette réforme est si étrange que l'on ne pourrait s'empêcher d'en rire, si des Artistes d'un mérite reconnu ne s'en trouvaient pas victimes. Nous sommes étonnés

que le Ministre de l'intérieur ait pu se prêter à cette vraie carmagnole, taillée, comme on le sait, par un individu qui ne serait rien sans l'intrigue. Cette réforme, si elle était nécessaire, devait être vraiment l'ouvrage du Ministre, et non pas celle d'une cotterie : c'était bien assez de devoir onze mois d'appointemens à des Artistes, sans les rendre encore le jouet de l'intrigue et des caprices d'un homme, que l'on est tout étonné de voir à la tête d'un monument des Arts. Quelle perspective pour les Artistes, lorsque l'on peut réformer d'une manière aussi leste et aussi arbitraire celui qui fut le collègue de Piccini à l'École royale, et qui compte plu-

sieurs élèves, dont les talens font aujourd'hui l'ornement des premiers théâtres de la Capitale. Quel acte de reconnaissance! et quels sont ceux que l'on conserve? des individus dont l'incapacité est reconnue. Mon cher Belle-Rose ne sois point étonné si j'entre avec toi dans ces détails; mais mon amour pour les Arts et ceux qui les cultivent, me fait croire qu'ils ne te seront point indifférens.

Je te dirai, mon cher, que je n'ai encore aucun engagement en vue, je désirerais bien pouvoir passer l'année à Paris. Mlle. de l'Étoile, notre ancienne camarade, que je ne m'attendais pas à retrouver ici, m'y engage beaucoup. Je crois

que les feux dont nous avons brulés l'un pour l'autre, ne sont point encore éteints. Veuve d'un riche capitaliste, son avoir peut faire le sort d'un honnête homme; et à te dire le vrai, je ne serais pas fâché de me fixer sous une aussi heureuse étoile. Je ne t'en écris pas davantage, ma lettre est déjà peut-être trop longue : donne-moi de tes nouvelles et crois-moi ton sincère ami,

LA RANCUNE.

DEUXIÈME LETTRE.

J'AI reçu ta lettre, mon cher Bellerose, par laquelle tu me remercies des détails que je t'ai donnés sur un Théâtre dont on ne parle qu'avec emphase. Tu m'engages à continuer une correspondance que tu veux bien trouver intéressante. Je n'ai rien à te refuser ; et malgré mon insuffisance, j'ose entreprendre une tâche qui ne laisse pas que d'être très-difficile. Je vais t'entretenir d'un Théâtre que l'on peut appeler à juste titre le premier Théâtre de l'univers. Quelle réunion de talens! Ah ! mon ami, combien les amis

des Arts doivent de reconnoissance à ceux qui l'ont opérée. Eh bien ! qui le croirait ? Des grimauds en littérature, qui s'érigent en juges suprêmes, cherchent à rallumer le flambeau de la discorde parmi des Acteurs dont l'union est si nécessaire à la gloire de la scène française. Il serait à désirer que l'on pût réprimer ces écrivassiers qui, sous le prétexte de vouloir servir les Arts, font tout pour étouffer ceux qui les cultivent, lorsqu'ils n'ont pas le bonheur de leur plaire : ils se croient les oracles du goût, et ils ne sont que des censeurs révolutionnaires ; ils jugent l'opinion politique, et jamais le talent ; mais leurs cris de guerre seront méprisés, et l'union

rétablie entre les premiers Comédiens de l'Europe, ne sera point rompue par de vils folliculaires.

Je vais te faire part de mon opinion sur les principaux Acteurs du Théâtre français. Tu conviendras, mon cher Bellerose, que je suis bien audacieux, moi, chétif Comédien ambulant, de prononcer sur le talent des Molé, des Monvel, etc. etc. Enfin, n'importe; n'est-ce pas un ami que je rends dépositaire de mon jugement? Je commence donc. Quel nom que celui qui, le premier, se présente à ma plume!

MOLÉ. Acteur divin. *Le Vieux Célibataire*, *le Méchant*, *le Misan-*

thrope, *le Bourru Bienfaisant*, *le Philinte de Molière*, chacun de ces ouvrages est un monument de sa gloire. Lorsqu'il est sur la scène, on oublie ses années, on ne voit que son talent. Tout est parfait dans cet acteur. Ah! comme il est pénible de songer que bientôt il aura fourni sa glorieuse carrière!

MONVEL. Quel jeu savant! quelle connaissance profonde de l'art qu'il exerce! quelle âme brûlante! Il faut tout son talent pour faire disparaître les disgrâces de son physique. Comme il sait bien peindre la tendresse paternelle : cet Acteur doit être cité pour modèle

à tous nos jeunes Comédiens. Il faut le voir dans *Fénélon*, dans *l'Abbé de l'Épée*, pour avoir une juste idée de son mérite. Que d'onction! que de candeur! On peut dire qu'il est de ces hommes dont le talent est au-dessus des éloges. — Tu sais que le citoyen Monvel a fait jouer plusieurs pièces, dont quelques-unes ont eu un brillant succès, telles que *Lucile*, *Blaise et Babet*, *Sargines*, *Alexis et Justine*, etc. Quand il n'aurait pas donné ces ouvrages, *l'Amant Bourru* seul suffit pour lui assigner un rang distingué parmi les gens de lettres. Quelques personnes lui reprochent d'avoir mis son nom au *Lovelace Français*, drame auquel il n'eut

d'autre part, dit-on, que la communication qui lui en fut donnée par le citoyen Duval. Pour moi, j'aime à croire, que ni l'amour-propre, ni l'intérêt n'ont dirigé le citoyen Monvel dans cette circonstance. Il a pensé sans doute que son nom était un titre de recommandation pour l'ouvrage du cit. Duval : d'ailleurs on dit le citoyen Monvel très-obligeant.

FLEURY. Charmant comédien. Il est rempli de grâces et de talent ; son jeu est plein de finesse. Quelle aisance dans ces rôles où l'on peint l'impudence et la fatuité des gens de cour ! C'est dans le *Conciliateur* sur-

tout qu'il faut le voir ! Cet Acteur est vraiment l'homme aimable. Thalie doit s'applaudir de compter Fleury parmi ses desservans.

BAPTISTE. N'en déplaise à certains journalistes et à certains grimauds folliculaires, cet Acteur a beaucoup de mérite. Une diction élégante et toujours juste ; une intention toujours caractérisée dans tous les rôles dont il est chargé. Des organes moëlleux, une physionomie très-mobile ; sa taille est peut-être un peu gigantesque, et l'on voit qu'il en est persuadé, par les soins qu'il prend de dissimuler cette disgrâce. Peut-être ses gestes

sont-ils trop multipliés, et ses mouvemens trop marqués. Avec son physique, il faut en être avare. Ces légers défauts n'empêchent point de remarquer un vrai talent dans cet acteur. Au mérite de jouer la comédie et le drame avec succès, il joint celui de jouer dans la tragédie quelques rôles d'une manière distinguée. Je suis assez de l'avis de ceux qui prétendent que *Robert, chef de Brigands*, a fait un tort considérable à ce Comédien. Avant la représentation de ce drame extravagant, on avait peut-être moins de défauts à lui reprocher. Hélas! ces ouvrages, si l'on continue d'en encombrer le Théâtre, ne nous laisseront pas un seul acteur en état

de jouer la comédie. Je sais que ce genre séduit tous les jeunes Comédiens, parce qu'il offre des succès faciles ; mais qu'ils sachent que les vrais connaisseurs ne donnent de prix aux lauriers, que lorsqu'ils sont cueillis dans le temple de Thalie et de Melpomène.

TALMA. Seul Acteur vraiment tragique que nous ayons. Il n'a pas le don de plaire à certains journalistes ; quelques-uns semblent prendre à tâche de le critiquer avec amertume ; mais Talma ne leur répond que par de nouveaux succès. Qu'il poursuive sa carrière : le public impartial saura rendre justice à son

talent, et distinguer les progrès qu'il aura faits dans son art : il le regarde déjà comme le premier favori de Melpomène.

SAINT-PHAL. Doué d'un physique heureux ; beaucoup de mérite, surtout dans la tragédie et dans le drame. Hyppolite, de *Phèdre ;* Meyneau, de *Misanthropie et Repentir*, ont établi sa réputation sur des bases inébranlables. Il a créé aussi quelques rôles dans la comédie qui lui ont fait beaucoup d'honneur. On dit que cet Acteur a d'excellentes qualités ; que la bonhommie et la franchise l'ont toujours caractérisé ; qu'il est absolument

étranger à toutes les intrigues de coulisse. Une anecdote qui, dit-on, lui est arrivée, a fourni le sujet d'une jolie comédie mêlée de vaudevilles, jouée avec succès à l'Ambigu-Comique, sous le titre de *l'Acteur dans son ménage*. — Une jeune personne très-bien née ne put s'empêcher, en le voyant dans *Hyppolite*, d'éprouver le sentiment qui, chez *Phèdre*, devint une passion dévorante. Après avoir fait l'aveu de son amour à son oncle chez qui elle demeurait, elle voulut aussi le faire connaître à celui qui l'inspirait. Elle écrivit au citoyen Saint-Phal une lettre par laquelle elle demandait une entrevue. Cette lettre resta sans réponse. Le silence de celui

qu'elle aimait ne fit qu'augmenter son amour. Il arriva sur ces entrefaites, que le citoyen Saint-Phal demanda dans les *Petites-Affiches* quelqu'un pour prendre soin de son ménage et de ses enfans. Aussitôt notre jeune personne conçoit le projet de profiter de cette circonstance. Elle demande à son oncle la permission de se métamorphoser en gouvernante. Persuadé de sa sagesse, instruit des principes du citoyen Saint-Phal, il consentit à tout. Voilà donc notre fausse gouvernante chez son amant, qui se trouve trop heureux d'avoir si bien rencontré, non pas pour son compte, mais pour celui de ses enfans. Le citoyen Saint-Phal était chaque

jour félicité par ses amis de posséder une aussi gentille gouvernante. Dazincourt ne put la voir sans former des prétentions dont il fut complètement débouté. Le citoyen Saint-Phal commença bientôt à sentir tout son bonheur. Il en vint à une déclaration que notre jeune gouvernante ne put entendre sans une vive émotion ; et dans son ravissement elle se fit connaître pour ce qu'elle était véritablement. Le citoyen Saint Phal, au comble de la joie, courut chez l'oncle qui, loin de mettre des obstacles à son bonheur, fut enchanté de l'avoir pour gendre. Est-ce un roman ? je l'ignore ; mais tel est le fond de *l'Acteur dans son ménage*, qui, dit-on,

est calquée sur cette anecdote, et dont l'auteur semble faire hommage au citoyen Saint-Phal.

DAMAS. Ce jeune acteur semble s'être adonné tout entier au drame. Il recueille dans ce genre de nombreux applaudissemens. Je crois qu'il n'en sera jamais ainsi pour lui dans la comédie. Ses gestes, ses organes sont façonnés désormais pour le drame exclusivement. Dans la tragédie, il est desservi par la faiblesse de ses moyens. — Je ne lui connais qu'un rôle dans la comédie, c'est Timante dans *les Précepteurs*; il le joue avec une perfection qui tient peut-être à ses ma-

nières : c'est bien le précepteur poupon. — On attribue à ce jeune Acteur beaucoup d'amour-propre. Il en faut sans doute dans l'art qu'il exerce, mais on doit se garder qu'il ne dégénère en morgue, car alors on n'acquiert plus de talent, et ce serait malheureux pour le citoyen Damas qui est encore dans l'âge d'acquérir.

GRANDMÉNIL. Excellent financier. Il a le grand mérite de bien jouer Molière, ce qui est très-rare aujourd'hui. Cet Acteur est très-instruit, mais on lui donne le jugement faux. S'il est vrai, comme me l'a dit quelqu'un, qu'il ait refusé

les Précepteurs, ce serait une preuve assez convaincante. Cette façon de voir doit désespérer tous les Auteurs. Chacun, d'aprés cela, voudrait que le citoyen Grandménil se bornât à jouer ses pièces : il serait sûr du moins d'être bien joué.

VANHOVE. Cet Acteur, favorisé d'un assez beau physique, a contre lui une monotonie fatigante; sa sensibibilité n'est point communicative, parce qu'elle est étouffée par des organes lourds et monotones. Bref, je trouve ce Comédien bien au-dessous de sa réputation.

CAUMONT. Très-bien dans les rôles à manteau : il a du mordant et de la chaleur ; mais il faut le placer dans les bourgeois, tels que M. Mathieu, de *l'École des Bourgeois.*

DAZINCOURT. Il joue à merveille les valets petits-maîtres, tels que Dubois, des *Fausses Confidences.* Il est aussi très-bien placé dans les *Figaro*, mais on ne peut en dire autant de la grande livrée. Malgré l'accueil qu'il reçoit du public, je dirai qu'il n'est pas sans défaut. Cet Acteur n'a pas l'à-plomb que j'ai le droit d'exiger de lui : il s'est fait un jeu qui tient beaucoup au marivaudage. Ces observations

ne m'empêchent pas de lui trouver du mérite. C'est le valet aimable ; voilà comme je le définis.

DUGAZON. Il est malheureux que cet Acteur, dans son jeu, se soit écarté du bon goût ; car il avait tout pour se faire une réputation distinguée dans l'emploi des comiques. Il est étonnant que le cit. Dugazon, qui a de l'esprit et des connaissances, se soit mis dans le cas de mériter le reproche de salir la scène française par des charges de boulevard. On ne peut s'empêcher de reconnaître un vrai talent à cet Acteur, lorsqu'il veut s'observer et se mettre au ton de la bonne

comédie. Le citoyen Dugazon est excellent démonstrateur de son art; aussi le Gouvernement l'a-t-il choisi pour occuper la place de professeur de déclamation au Conservatoire de musique. Tu sais, sans doute, que l'on doit à ses soins les talens de Talma. Cet Acteur suffit seul pour établir la réputation du citoyen Dugazon comme démonstrateur de l'art dramatique. Il vient encore d'offrir à Melpomène un élève qui donne les plus hautes espérances. Les débuts du citoyen Lafond dans Achille de l'*Iphigénie* de Racine, promettent un Acteur dont les talens ne peuvent que contribuer un jour à la gloire de la scène tragique. Ainsi le citoyen

Dugazon, comme professeur, a des droits incontestables à notre reconnaissance; et il ne tient qu'à lui que nous lui devions des éloges comme Comédien.

LAROCHELLE. Beaucoup de talent dans ce qu'on appelle les grandes casaques. Toujours comique, sans s'éloigner du ton et de la tenue qui tiennent à la haute comédie où cet emploi le place le plus souvent. Il joue tous ses rôles avec un à-plomb qui distingue le vrai Comédien. On dit qu'il se livre peu à l'étude de son art : tant pis; car avec du travail il est né pour atteindre une certaine célé-

brité dans l'emploi qu'il joue, et pour lequel nous ne lui connaissons point de concurrens.

MICHOT. C'est l'Acteur de la nature. Un masque excellent : il a le mérite de fixer l'attention du public sur le rôle le moins important. Une vérité admirable. Ce Comédien que l'on a vu commencer au boulevard, tient aujourd'hui avec distinction son rang au Théâtre français.

BELLEMONT. Inimitable dans les rôles de paysans.

CHAMPVILLE. Il semble n'être à la Comédie française que pour nous rappeler l'immortel Préville dont il est neveu. Hélas! que n'a-t-il hérité des talens de son oncle! On dit qu'il gagne plus à être vu dans la société qu'au théâtre. Enjoué, facétieux, tel est, dit-on, le caractère du citoyen Champville. On raconte un trait qui peut donner une idée de son humeur joviale. Un jour il fut invité à dîner chez Saint Phal avec lequel il est lié depuis l'époque où ils étaient l'un et l'autre au theâtre de Bruxelles. Saint-Phal oublia qu'il l'avait invité, et s'engagea d'un autre côté. Champville dîne tête à tête avec la maîtresse de Saint-

Phal. Piqué de l'oubli de son ami, il songeait aux moyens de s'en venger, lorsque la maîtresse de Saint-Phal lui fit part des chagrins qu'elle éprouvait. Elle se plaignit de l'indifférence de son amant; que pourtant ses procédés méritaient un autre retour. Champville partit de là pour faire pièce à Saint-Phal. Il dit à sa maîtresse qu'il partageait ses chagrins, et qu'il s'applaudissait de pouvoir lui donner les moyens d'y mettre un terme. Je vois, lui dit Champville, que la douceur de votre caractère ne sympathise point avec le sien. Vous avez sans doute pensé qu'il faisait cas de l'aménité : pas du tout. Voulez-vous qu'il vous aime passionnement? en un mot,

voulez-vous l'attacher sans retour? il faut le battre. — Comment? le battre! — Oui, Madame. Ce moyen vous paraît étrange; et c'est pourtant le seul qui puisse vous réussir. Je ne vous le conseille que parce que j'ai été témoin de son efficacité à Bruxelles où, comme vous le savez, nous nous sommes trouvés ensemble. Il faut donc vous résoudre à l'employer : le plutôt sera le mieux. — L'avis fut suivi, et dès le soir même Saint-Phal fut battu. Cette conduite de la part d'une femme qu'il connaissait pour être très-douce, l'étonna beaucoup. La consternation où il se trouva l'empêcha d'opposer la moindre résistance. Le lendemain, Saint-Phal

étant rentré chez lui plus tard que de coutume, on usa de nouveau de la recette de Champville ; mais elle ne fut pas employée d'une manière aussi heureuse que la première fois. On se défendit ; et après une explication conjugale, Saint-Phal apprit à qui il devait les tapes qu'il avait reçues. Cette anecdote justifie complètement le caractère du citoyen Champville.

ARMAND. Doué d'un très-joli physique. Sa jeunesse ne permet pas d'exiger du talent ; il pourra faire quelque chose en travaillant. S'il est entre les mains du citoyen Fleury, comme on me l'a dit, il a

l'avantage d'avoir un excellent guide dans la carrière qu'il commence. Nous l'engageons surtout à ne pas négliger de faire dispar[illegible] le défaut de prononciation par lequel il ne laisse pas que d'être desservi. C'est peut-être le seul Acteu[illegible] lequel on puisse compter pour la comédie. Travaillez donc, jeune Armand ; que les talens des Molé, des Fleury excitent votre émulation, et que Thalie un jour s'applaudisse de vous avoir admis dans son temple.

DUPONT. Médiocre Acteur, faibles moyens, diction pesante et monotone. Il est peu de rôles où il puisse se montrer avec avan-

tage, c'est toujours le langoureux Abel. Nous ne croyons pas que cet Acteur date jamais dans les annales du Théâtre français.

Mlle. CONTAT. Que nous reste-t-il à dire sur cette célèbre Actrice? on a épuisé tous les éloges sur cette femme vraiment étonnante par la supériorité de ses talens. Elle joue la comédie et le drame; mais je préfère la voir dans la comédie. Son talent, selon moi, doit appartenir tout entier à l'aimable Thalie. Je suis presque jaloux de son partage pour une idole qui peut surprendre un instant la religion du parterre, mais dont le

culte passera comme le nuage qui nous dérobe un moment les rayons du soleil. Aimable Contat, soyez donc plus fidèle à votre sœur : pour moi, rien n'égale le plaisir de vous voir dans la comédie; et je ne vous applaudis qu'à regret dans le drame, qui doit être tout fier de l'hommage de vos talens. L'on prétend que Mlle. Contat n'a pas pour ses camarades les procédés qu'ils ont le droit d'attendre de celle dont ils savent apprécier tout le mérite : ils en ont donné des preuves par leur conduite à son égard; peut-être ces bruits n'ont-ils aucun fondement, nous le désirons; car l'aménité ajoute toujours à l'éclat du talent.

Mlle. VANHOVE. Les progrès de cette Actrice doivent étonner quiconque a pris soin de les suivre pas à pas. Que d'onction! que de candeur! comme sa sensibilité est communicative! que de flexibilité! que de charmes dans les organes! comme ils se trouvent toujours en harmonie avec les divers sentimens qu'elle nous doit peindre! La tragédie et le drame sont les deux genres auxquels cette charmante Actrice semble s'être particulièrement livrée. Elle vient de créer deux rôles avec une supériorité de talens que l'on imagine à peine : celui de Jules dans *les Précepteurs*, et celui de Théodore dans l'*Abbé de l'Épée*; elle est vrai-

ment admirable dans ces deux pièces. La réputation de Mademoiselle Vanhove est désormais établie sur des bases que le temps ne peut que consolider.

Mlle. MEZERAY. Elle marche avec succès sur les traces de Mademoiselle Contat. Il est difficile d'être plus jolie que Mlle. Mezeray : des organes enchanteurs. Nous ne doutons pas, qu'en se livrant sans relâche à l'étude de son Art, elle n'acquière la perfection de son modèle. Thalie sourit déjà aux talens distingués de cette aimable Actrice ; je dis aimable, car je connais plusieurs personnes qui

m'ont fait l'éloge de son caractère, et cela d'après les liaisons qu'ils ont eues avec elle. Jolie, aimable, et des talens, ah! Mlle. Mézeray, que vous devez inspirer de désirs! mais que le domaine des Amours ne nous fasse point oublier celui des Arts.

Mlle. MARS, aînée. Cette jeune Actrice n'est pas sans mérite; mais nous l'engageons à travailler.

Mlle. MARS, cadette. Charmante ingénuité : on n'a pas un physique plus intéressant, des organes délicieux pour l'emploi

qu'elle joue. Cette très-jeune Actrice tient déjà une place distinguée à la Comédie française.

Mlle. DEVIENNE. Jolie femme de chambre, des dents superbes, des yeux fripons et malins. Cette Actrice a tout pour séduire : beaucoup de talent, une grande intelligence de la scène ; sa diction est assez juste, mais par fois triviale. Elle ne remplace point Mlle. Joly dans les servantes de Molière : c'est, comme nous l'avons dit, une jolie femme de chambre.

Mlle. DESBROSSES. Quel-

que talent ; mais point assez pour le Théâtre français. Il existe plus d'une soubrette qui pourrait tenir sa place avec plus de distinction : nous engageons Dazincourt à lui donner souvent leçon.

ÉMILIE CONTAT. Son histoire est à-peu-près celle de Champville. Ah ! ma sœur, que je vous remercie ! . . . Que dire de cette Actrice ? ma foi je dirai qu'elle est jolie et qu'elle est la sœur de Thalie-Contat.

Mlle. THENARD. Cette Actrice peut jouer les mères nobles

avec succès dans la comédie. Son physique convient parfaitement à cet emploi, ainsi que ses moyens.

Mesdames SUIN, LA CHASSAIGNE. Elles sont toutes deux dans l'âge des retraites. Jamais leurs talens n'ont eu la vogue; ainsi le Public est préparé.

Je borne ici ma revue comique, mon cher Belle-Rose, il est encore beaucoup d'Acteurs dont je ne crois pas devoir t'entretenir : en effet, que t'importe de savoir ce que je pense des Lacave, des Duval, des Florence, des Dublin, etc., etc., tu dois être satisfait des détails

que je te donne sur ceux qui fixent l'attention du Public.

Je termine donc ma lettre par former des vœux pour qu'un démon désorganisateur ne s'introduise point dans une Société, dont l'existence honore la République française. Il serait à désirer que tous les Artistes inspirassent autant d'intérêt au Gouvernement, que ceux qu'elle a rassemblés pour soutenir la gloire de la Scène française. Je suis presque scandalisé de la funeste insouciance qui existe à cet égard. De qui maintenant les Artistes doivent-ils attendre protection et la récompense de leurs talens ? du Gouvernement : les nouveaux riches ne savent point

les apprécier. Mais, trève aux réflexions, le chapitre est trop long pour chercher à l'épuiser. Je suis tout à toi, mon cher Bellerose. Ton ami,

LA RANCUNE.

TROISIÈME LETTRE.

MON cher Bellerose, je n'attendrai pas que tu m'aies accusé la réception de ma dernière, pour continuer ma correspondance théâtrale; le vin est tiré, il faut le boire. Je vais te parler d'un théâtre où l'intrigue préside en souveraine: les passions, les caprices, les amours, voilà quelles sont les bases de son Administration, aussi touche-t-il à sa ruine. Chaque mois est témoin d'une nouvelle banqueroute; à l'exception de cinq ou six Acteurs, parmi lesquels on doit compter Mme. Saint-Aubin,

qui ferait la première colonne de l'Opéra-Comique, on n'y compte que des malheureux, que l'on croit sans doute trop heureux de paraître à côté des grands Acteurs, tels que MM. Elleviou, Gavaudan, Martin, Chenard, et Madame Saint-Aubin. L'intérieur du Théâtre Italien offre l'image la plus vraie du tripot comique. Il est quelques Auteurs qui ont l'honneur d'y être admis, tels que les citoyens Dupaty et Ségur le jeune. Ils sont délicieux, toujours de l'esprit, ils inventent des riens charmans, dans lesquels ils ont grand soin d'introduire des petits rôles d'officiers pour le cit. Elleviou, qui n'aime à jouer qu'en uniforme,

des pièces de valets pour le citoyen Saint-Martin ; et surtout il est indispensable, pour le succès de l'Ouvrage, que ces deux Acteurs puissent chanter un duo, qui sera délicieux, adorable, s'il est de Tarchy. Il faut aussi que Madame Saint-Aubin y trouve son compte, en y jouant un rôle d'ingénuité, qui dissimulera la moitié de ses années. Dix-huit ans tout au plus, entens-tu mon cher Dupaty, que ça soit ben genti, ben niais, oui, oui, comme l'Amoureuse du Prisonnier. C'est qu'il faut que tu saches, mon cher Belle-Rose, que les pièces d'aujourd'hui ne sont que des jeux d'enfans. Bien malheureux les Auteurs qui n'ont pas

pour amis Mme. Saint-Aubin, le gentil Elleviou : ils sont réduits à être jugés, par qui ? par Camerau et Fleuriot. Si tu connaissais ces oracles, tu rirois trop. Eh bien, ces deux marouffles se donnent les airs de faire valeter ceux dont on leur a confié la destinée. N'est-il pas révoltant de voir pareille chose ? Mais, me diras-tu, que font donc Philippe, Solié, Carline, Gontier, Dugazon ? ils gémissent en secret : et lorsque l'on s'adresse à ces respectables Acteurs, ils répondent : Voyez Mme. Saint-Aubin, voyez Elleviou. On pourrait leur répliquer sans flatterie, qu'ils ne sont pas moins bons à voir que ces deux individus. Voilà en raccourci

le tableau de l'intérieur du Théâtre de l'Opéra - Comique. Passons maintenant en revue chacun de ses Acteurs.

PHILIPPE. Il a perdu de ses moyens ; cependant il serait difficile de le remplacer dans l'emploi auquel il a donné son nom. Cet Acteur est doué d'un beau physique, il a de la chaleur et de l'énergie. Pour le bien juger, il faut le voir dans le *Comte d'Albert*, qu'il joue parfaitement. Peut-être a-t-on eu toujours à lui reprocher de ne point dissimuler assez l'accent méridional ; mais il est assez singulier que ce défaut se rencontre

dans la plupart de nos principaux Acteurs de l'Opéra-Comique. Le citoyen Philippe a pris pour compagne légitime, sous les auspices de l'hymen, madame Desforges, qui fut jadis la moitié de l'auteur de ce nom. Dans *Tom-Jones* et la *Femme Jalouse*, on peut dire que c'est un très-beau couple, non pour le talent, mais pour le physique.

CHENARD. Cet Acteur a, selon moi, un mauvais ton de comédie. Je ne le trouve bien placé que dans les rôles qui supportent la charge, tels que le Géôlier de *Créqui*, le Marguilier de

Roméo et Juliette. Il joue fort bien les militaires sans prétention ; depuis quelque temps on ne lui distribue que des pères et des oncles dindons, et qui appartiennent presque à des accessoires par leur nullité. On prétend que le citoyen Chenard, infatigable, ne veut point que ses collègues lui donnent un collaborateur ; cependant nous pensons qu'une basse-taille, avec du talent, ne serait point inutile pour le doubler. Cet Acteur est du Comité, mais il est toujours de l'avis de Madame Saint-Aubin.

SOLIÉ. On dit qu'il était plus

franc et meilleur humain lorsqu'il est arrivé à Paris ; mais que voulez-vous ? le climat influe beaucoup sur le caractère, et puis le mauvais exemple. . . . Comme Comédien, le citoyen Solié a un talent médiocre, mais comme Chanteur il mérite des éloges. Une belle méthode, une exécution savante, un goût exquis, une pureté admirable, voilà ce que cet Acteur vous fait remarquer dans *Stratonice*, dans *Euphrosine*, etc. On peut le citer pour modèle à tous ceux qui se destinent au chant. Il a composé quelques Opéras comiques, où l'on distingue de très-jolis petits airs, dont s'emparent nos gentils Troubadours, et que chacun répète en

sortant du spectacle. Il est aussi du Comité, et suit l'exemple du citoyen Chenard.

ELLEVIOU. Que dirons-nous sur cet Acteur? Eh bien! nous dirons qu'il est joli garçon, que le beau sexe l'a mis en vogue, qu'il n'est pas sans talent, mais qu'il est trop *uniforme*. C'est toujours le prisonnier : il ne sait porter que l'habit militaire. Pourquoi ne se montre-t-il pas dans les rôles de Clairval? C'est alors que nous pourrions juger vraiment de son mérite. Nous ne le voyons jamais sous cet habit qui rappelle la bonne comédie. Jusqu'à ce mo-

ment il nous permettra de douter de la supériorité de talens que ses amis lui donnent, et nous dirons nous qu'un beau physique n'éblouit point, qu'il doit beaucoup à la mode et au goût du jour, qui n'est pas toujours très-bon. Plus d'un Auteur se plaint de cet Acteur. Je suis étonné que le citoyen Elleviou méconnaisse les égards que l'on doit aux hommes de lettres. Clairval, qu'il est bien loin de remplacer, ne s'est jamais mis dans le cas qu'on lui fît pareil reproche. — Il n'est, dit-on, que deux ou trois Auteurs privilégiés avec lesquels le citoyen Elleviou s'humanise. Quand on lui parle d'un rôle nouveau, son premier soin est

de demander s'il y pourra montrer un costume...... délicieux. Tu m'avoueras, mon cher Bellerose, que ces choses-là sont trop plaisantes, et que l'on doit plaindre ceux qui s'occupent à nous fabriquer des Opéras comiques, d'être obligés de se faire jouer par de pareils Acteurs.

GAVAUDAN. Cet Acteur qui n'est pas sans moyens, a beaucoup de prôneurs. Il en est parmi ces derniers, dont l'espèce fourmille à Paris, qui n'ont pas craint de le mettre au-dessus de Talma. Plusieurs journaux ont été les échos de leurs éloges outrés ; il

n'en est qu'un seul qui n'ait pas partagé le délire qu'a fait naître le citoyen Gavaudan dans le *Délire*, parodie détestable de l'intéressante *Nina*. Tu as su dans le temps, par la voie des journaux, l'histoire des couronnes offertes par les amis des citoyens Gavaudan et Berton. Si cela ne prouve pas tout à fait le talent du citoyen Gavaudan, cela prouve au moins que les couronnes sont à bon marché. Bref, pour en revenir à cet Acteur, nous dirons qu'il doit sa réputation à des ouvrages qui n'ont pas fait la fortune du Théâtre Italien. En effet, rien de plus mauvais que les *Château de Montenero*, les *Montano et Stéphanie*, les *Ariodant*, etc., etc.

Si le citoyen Gavaudan a gagné du côté du jeu, il a totalement perdu du côét de la voix ; car, il n'en a plus, grâce aux extravagances auxquelles il s'est livré pour se faire applaudir dans les œuvres immortelles du célèbre Hoffmann et autres Auteurs de la même trempe, qui ont métamorphosé l'Opéra-Comique en un séjour aussi triste qu'ennuyeux.

ANDRIEUX. Ce jeune Comédien n'est pas sans mérite. C'est le seul maintenant qui joue l'ancien répertoire, tels que l'*Amant Jaloux*, les *Événemens*, etc., que l'on abandonne aujourd'hui aux doublures et triplures. Si tu

voyais cela, mon cher Bellerose, cela fait pitié. Il est malheureux pour le citoyen Andrieux d'être entouré des Pingenet, des Allaire, des dames Trial et autres Acteurs de cette force; mais on serait fâché que le Public trouvât du plaisir à voir des ouvrages qui sont au-dessous des Ellevicu, des Gavaudan, des Saint-Aubin : aussi ne néglige-t-on rien pour l'en éloigner.

BERTIN. Il est très-jeune, et donne beaucoup d'espérance. S'il continue de travailler, nous ne doutons pas qu'il ne devienne un très-agréable Comédien. Aux plus heureuses dispositions, il joint un

physique très-avantageux pour l'emploi des amoureux. Il a peu de voix, mais il peut en tirer parti, s'il ne se livre pas au genre dramaturge et extravagant. Qu'il se borne donc à jouer le véritable opéra-comique, et nous lui promettons des succès durables.

MARTIN. Il tient l'emploi des valets ; mais il les chante mieux qu'il ne les joue. On ne lui distribue que des rôles insignifians, dans lesquels il se sauve par un air qu'il chante avec extravagance, et un duo qu'il roucoule avec le citoyen Elleviou. Le citoyen Martin, plus occupé du chant que de son jeu, ne sera jamais cité parmi les Acteurs

de l'Opéra-Comique. Le Théâtre Italien ne se l'est attaché que pour l'enlever au théâtre Feydeau, cadre qui convenait bien mieux au citoyen Martin. Cet Acteur a le mérite d'être excellent Musicien, et l'on ne peut s'empêcher de l'admirer, quand il veut chanter avec sagesse et ce goût épuré qui n'admet point toutes les folies que l'on a trop souvent à lui reprocher.

MOREAU. Joli Comédien. Rempli d'intelligence, il joue parfaitement bien les valets, témoin celui du *Tableau des Sabines*. Il fait des progrès très-sensibles; il chante agréablement. Cet Acteur est pré-

cieux pour le Théâtre Italien : il est jeune, et s'il veut s'occuper de son art, il ne peut manquer de se faire une réputation qu'il a déjà très-bien commencée. La malignité, ou plutôt la médisance, lui reproche de n'avoir pas su apprécier assez les faveurs d'une femme qui possède celles du public au plus haut degré. Il préfère le genre pastoral, et la bergère Philis a pour lui plus d'attraits. Cette infidélité a beaucoup affligé celle qui est accoutumée à ne point éprouver de contrariété. Sans doute le talent a droit à nos hommages ; mais en amour, jeunesse, grâces et fraîcheur font toujours pencher la balance. L'on doit donc pardonner au citoyen Moreau

son inconstance, puisqu'elle est l'ouvrage d'une simple et naïve bergère. C'est, dit-on, le citoyen Dupaty qui s'est chargé de réparer ses torts.

DOZAINVILLE. Je me demande, chaque fois que cet Acteur s'offre à mes regards, comment il se fait que le Public s'en soit engoué au point de le trouver délicieux. Si lorsque l'on a une tête ingrate, des jambes bancales, des bras d'un mètre, et par-dessus un nazonement, c'est avoir du talent, certes je ne saurais en refuser au citoyen Dozainville; mais sans cela je ne puis partager l'avis de ceux qui le trouvent excellent. On a bien raison

de dire qu'en tout il ne faut que du bonheur. Le citoyen Dozainville n'a pas les moyens nécessaires pour la place qu'il occupe : il lui est impossible de chanter, puisque seulement pour se faire entendre en parlant, il est toujours obligé de prendre un ton au-dessus de ceux qui se trouvent en scène avec lui, ce qui n'est pas très-agréable pour les oreilles amies de l'harmonie.

SAINT-AUBIN. Le Public le voit comme le mari de madame Saint-Aubin, et ne le juge point avec sévérité. Mais nous dirons qu'il tient la place de quelqu'un qui pourrait valoir mieux que lui.

PAULIN. Très médiocre. Cet Acteur n'est pas plus à sa place que le citoyen Saint-Aubin.

Madame DUGAZON. Cette Actrice, qui jouit d'une réputation acquise, n'est plus ce qu'elle était il y a douze ans; cependant elle fait toujours preuve de talent daus les rôles qu'elle est obligée de créer. Je ne vois personne qui puisse la faire oublier. Tous les genres étaient familiers à cette Actrice. On se rappelle de ses grâces, de ses charmes, de sa finesse dans les rôles de Colette, de Babet; et de son touchant pathétique dans le rôle d'Albert, dans *Barbe-Bleue.* Voilà celle qu'a

juste titre on peut appeler inimitable; voilà celle qui possédait et qui possède encore un véritable talent. C'est à toi, immortelle Dugazon, que l'on peut prodiguer les éloges sans être accusé de flatterie; c'est toi qui sus si bien nous peindre le délire où chacun, en te voyant, versait de douces larmes, qui valaient bien, je crois, l'épouvante que naguère a produit *le Délire* de *Charenton*. Que les temps sont changés! Aux tableaux intéressans que ton talent faisait ressortir, ont succédé des caricatures dignes de ces gravures que l'on voit en tête des romans traduits de l'anglais. Dans les annales galantes, on dit que madame Dugazon tient une

place aussi distinguée que dans les annales théâtrales. Après l'étude et le travail, il est permis de confier aux Amours le soin de charmer ses loisirs. Quelques personnes prétendent que le citoyen Elleviou a été puissamment secondé par elle, lorsqu'il se présenta pour débuter au Théâtre Italien. Il est flatteur pour le cit. Elleviou d'avoir intéressé en sa faveur une Actrice aussi célèbre par ses charmes que par ses talens.

CARLINE. Charmante Actrice que l'on revoit toujours avec un nouveau plaisir. Il n'est pas possible d'avoir un jeu plus naturel, plus fin ; elle est vraiment digne de

jouer l'opéra-comique : tous les caractères lui sont familiers : la sensibilité, la folie, la naïveté, l'espièglerie, la bonhommie, la malice, tout est saisi par cette Actrice avec une vérité admirable. Au talent le plus parfait elle joint un cœur excellent, de la franchise et beaucoup d'affabilité ; jamais elle n'a figuré dans les intrigues de coulisse. Aussi il n'est personne qui ne lui porte de l'estime et de l'amitié. Il serait à désirer que tous les membres du Comité ressemblassent à cette aimable Actrice.

GONTIER. Beaucoup de talent. On ne rencontrera pas de sitôt une

duègne de sa force. Cependant le Comité n'a pas pour elle tous les égards qu'il devrait avoir. Il paraît qu'elle ne jouit pas d'un sort très-heureux, car elle vient de faire jouer dernièrement une représentation à son bénéfice au Théâtre de Molière. Il est à remarquer qu'elle n'a pas été, dans cette circonstance, secondée par ses camarades. C'est parmi les acteurs du Théâtre Feydeau qu'elle a trouvé ceux dont elle avait besoin. Cette remarque n'est pas à l'avantage du Théâtre Italien. Si madame Gontier a des titres à la reconnaissance du Public, elle en a bien plus à celle de ses camarades. Mais tout ceci est une intrigue de coulisse.

Madame SAINT-AUBIN. Les éloges ont été prodigués à cette Actrice jusqu'à la satiété. On ne peut lui refuser beaucoup de talent dans les petits rôles qu'elle vient de créer successivement ; mais dans les rôles de tenue elle n'en a pas autant que l'on veut bien lui en donner, et nous sommes assez de l'avis de ceux qui disent que c'est une *grande Actrice* pour les petits rôles. J'ai observé que dans *le Prisonnier* où on l'admirait, elle n'avait pas le ton que doit avoir une demoiselle bien née. Ai-je tort ? Je ne le crois pas. Madame T***, que tu connais, lui est, selon moi, préférable, quoique Actrice de province. Tout récemment elle a de-

mandé des débuts, et je lui avais conseillé de choisir ce rôle. Mais le Comité souverain, tout dévoué à ceux ou à celles qui profitent de la faveur du Public pour dicter des lois à leurs camarades, a répondu qu'il était impossible de se rendre à ses désirs; que les nouveautés étaient interdites aux débutans, et qu'ils ne pouvaient choisir que dans l'ancien répertoire. Cela te donne, mon cher Bellerose, une idée de l'administration de l'Opéra-Comique. Voici quelle est la politique de ce tripot comique. Ils savent que les anciennes pièces sont si mal montées qu'on ne vient plus les voir, et qu'il s'en suivra de là qu'un Acteur avec beaucoup de

talent, débutera toujours sans faire une grande sensation, et n'éclipsera point les idoles du jour. Par un phénomène assez difficile à comprendre, madame Chevalier était parvenue à obtenir des débuts avantageux, où le public fut à même de distinguer son talent. On la désignait déjà comme un des soutiens de l'Opéra-Comique; mais madame Saint-Aubin, qui prévoyait sans doute les circonstances critiques où se trouverait ce Théâtre, rendit le service à madame Chevalier, que, dit-on, elle aimait beaucoup, de la faire engager pour Hambourg, d'où cette Actrice est passée en Russie. L'amitié de madame Saint-Aubin pour madame

Chevalier n'a-t-elle pas été nuisible aux plaisirs du public? C'est ce que je laisse à décider. La malignité prétend que madame Saint-Aubin a vu d'un œil inquiet l'accueil que l'on a fait à madame Chevalier. Moi, j'aime mieux croire au caractère obligeant qu'on lui donne, et nous en avons des preuves, lorsque l'on sait que c'est par sa protection que nous sommes régalés du plaisir de voir les demoiselles Pingenet dans *les Dettes*. Il faut bien aimer à rendre service pour offrir au Public ces deux Actrices dans des rôles de tenue. Mais enfin, telle est des Dieux la volonté suprême. Madame Saint-Aubin a menacé pendant quelque temps ses camarades de sa

retraite; mais elle a bien senti qu'on ne pouvait pas se passer d'elle. Elle a donc encore consenti à gouverner cette année. Nous craignons que son règne ne finisse avec celui du Théâtre de l'Opéra - Comique.

M.me CRÉTU. Elle n'est pas sans mérite. On ne peut lui refuser un bon ton de comédie, et l'on regrette qu'elle ait sitôt cédé quelques-uns de ses rôles, dans lesquels elle n'est point remplacée. Elle joue avec succès les rôles de mad. Dugazon, et même parfois ceux de madame Saint-Aubin, tel qu'Élisca. Cette Actrice est d'une très-grande utilité pour le Théâtre italien.

Mlle. ARNAUD. Superbe voix ; mais voilà tout. Nous désespérons de la voir jamais atteindre le dégré de talent nécessaire pour établir sa réputation, comme Actrice. Sans doute il est à regretter qu'avec d'aussi beaux moyens pour le chant, mademoiselle Arnaud ne puisse pas acquérir du côté du jeu. Voilà déjà plusieurs années qu'elle est au Théâtre, et l'on avoit le droit d'en attendre des progrès plus sensibles que ceux qu'elle laisse appercevoir.

JENNY BOUVIER. Médiocre talent, faibles moyen. Nous croyons aussi que cette Actrice ne

comptera jamais parmi celles qui se sont fait distinguer à l'Opéra-Comique. On dit que madame Saint-Aubin prend plaisir à la former, et qu'elle s'empresse toujours de la désigner aux Auteurs pour les rôles dont elle ne croit pas devoir se charger. C'est ainsi que madame Saint-Aubin, en voulant toujours faire le bien, fait le mal de tout le monde, savoir : celui de l'Auteur, celui du Public, celui de Mlle. Jenny Bouvier, en la présentant dans un rôle au-dessus de ses talens et de ses moyens ; et celui de la caisse du Théâtre, en éloignant le Public d'un Ouvrage, qui, joué comme il aurait dû l'être, eût produit un

plus grand nombre de recettes. Voilà, mon cher Bellerose, ce qui s'appelle de la logique..... perdue.

Mlle. PHILIS. Elle donne des espérances, elle a de l'intelligence, de la jeunesse, et l'amour, dit-on, de son art; avec cela on ne peut manquer de parvenir. Le rôle d'Anette, dans Anette et Lubin, avec la musique de Martini, lui fait beaucoup d'honneur. Naïveté, grâce, simplicité, voilà ce qu'on remarque dans Anette-Philis. Pour moi, je lui sais infiniment de gré du soin qu'elle a apporté à la mise de cette charmante production de Favart.

Courage Philis et Moreau, vous avez acquis des droits à l'estime, je dis plus, aux éloges des gens de goût, par le zèle, l'ensemble que vous mettez dans la représentation d'un Ouvrage qui vaut bien une nouveauté. On dit que c'est à la protection du cit. Chenard que nous sommes redevables du plaisir de voir Mlle. Philis sur la scène de l'Opéra-Comique : cela prouve que les caprices des Grands sont quelquefois utiles.

Ici, mon cher Bellerose, se bornera la liste des Artistes sur lesquels j'ai cru devoir te donner des détails. Je laisse à d'autres le soin d'analyser le talent des Ac-

teurs et Actrices que je m'abstiens de passer en revue : à coup sûr, s'ils sont justes, mon silence leur plaira davantage que ce que j'aurais pu t'en apprendre. Tu vois par l'historique de ses Acteurs, de son Comité, de ses intrigues, qu'il n'est point étonnant que le Théâtre Italien touche à ses derniers momens. Mais qu'importe à certains individus, pourvu que leur amour et leurs caprices soient satisfaits : ils ne calculeront pas le nombre des victimes qu'ils auront faites. Je termine ma lettre, déjà bien longue, quoiqu'elle ne soit qu'un Abrégé de l'Histoire du Théâtre de l'Opéra-Comique, et suis ton ami,

LA RANCUNE.

QUATRIÈME LETTRE.

Je viens de recevoir ta dernière, mon cher Bellerose : grand merci des nouvelles que tu me donnes. Tu m'apprends que tu te portes à merveille, et que votre Société, quoiqu'elle ne renferme pas des talens aussi recommandables que ceux dont s'enorgueillit l'Opéra-Comique, est préférable à celle qui administre ce Théâtre. L'harmonie et la franchise n'y sont pas méconnues ; et s'il existait des Auteurs dans votre Ville, certes elle les traiterait avec plus d'égard

et de considération qu'à l'Opéra-Comique. Je vous crois aisément, quoique vous ne soyez que des Comédiens ambulans. Je vais t'entretenir du Théâtre Feydeau. La brillante réputation de ce Spectacle n'est pas sans être parvenue jusqu'à toi. Je fixe d'abord mes regards sur l'intérieur de la salle: rien de plus élégant. Les loges, séparées par de légères colonnes, ne laissent rien à désirer aux personnnes qui cherchent à n'être pas confondues au Spectacle Je suis assez partisan de la mode d'isoler ainsi les Spectateurs. Une jolie femme, tout en jouissant des charmes du Spectacle, se croit encore dans son boudoir. L'amant,

profitant du moment où la plus douce mélodie a fait passer dans les sens de sa maîtresse une langueur voluptueuse, peut, sans craindre d'importuns voisins, parler de son ardent amour, et souvent, au fond de la loge, dérober un baiser, garant de ses brûlans désirs. Malgré tous ces avantages, malgré l'élégance et l'heureuse distribution de la salle de Feydeau, malgré la composition brillante de son orchestre, ce Théâtre vient de fermer, par le mauvais état de la caisse. Est-ce la faute des Administrateurs? est-ce la faute du Public? est-ce la faute des Acteurs? est-ce la faute des Ouvrages? je n'en sais rien. S'il faut tout dire, je serais assez

porté à croire que les Administrateurs, les Acteurs, les Auteurs, le Public sont chacun pour quelque chose dans cette clôture. Le citoyen Bericour, qui paraissait tenir les rênes de cette Administration, n'était peut-être pas l'homme qu'il fallait à la tête de ce Théâtre. Entêté dans ses opinions, ne songeant qu'à l'économie, ne sachant point assez ménager les petites passions, l'amour-propre inséparables des Comédiens ; tel est le cit. Rezicour. Cette manière de voir a dû lui donner des torts aux yeux de ses camarades, avec lesquels il avait déjà celui d'avoir beaucoup de talent. Je pense qu'un Acteur devrait avoir la sagesse de ne jamais cher-

cher à diriger un Théâtre : les Comédiens ne veulent point être gouvernés par leur égal; il faut, pour leur faire faire leur devoir, un homme qui soit étranger à leur profession. Tous les Amateurs de la bonne musique, bien exécutée, doivent désirer que l'on rouvre le Théâtre Feydeau; et j'aime à croire que l'on y reverra bientôt les Artistes, sur lesquels je vais te donner mon opinion.

Le cit. REZICOUR. Talent rare et précieux : on peut dire qu'il est vraiment Comédien. Je suis de l'avis de ceux qui l'appellent le Préville de l'Opéra-Comique.

Il sait prendre tous les tons, saisir tous les caractères avec un art admirable : chaque rôle qu'il crée est pour lui un nouveau triomphe; *les Deux Hermites*, *la Famille indigente*, *l'Astronome*, *l'Auteur dans son Ménage*, *Clémentine*, *le Valet de deux Maitres*, *Marcelin*, chacune de ces pièces atteste le talent supérieur de cet estimable Comédien. Il ne laisse à désirer que du côté de la voix, dont il n'est pas bien partagé. On aurait peut-être le droit d'en exiger davantage de quelqu'un qui joue l'Opéra-Comique : mais son jeu fait oublier la pauvreté de sa voix ; et l'on serait fâché qu'il renonçât à l'Opéra-Comique. Tu n'ignores pas, sans doute, que

cet Auteur joue la Comédie avec le même succès.

JULIETTE. Acteur précieux. Il ne sait peut-être pas se varier assez. Beaucoup de vérité, de naturel. Il possède bien l'art des caricatures. Je lui reprocherai de jouer souvent avec le Public : il est des rôles aussi où il se livre un peu à la charge; il n'a pas besoin de cela pour se faire applaudir.

VALIERE. Médiocre chanteur ; mais encore chantant mieux qu'il ne joue : point d'aplomb,

point de tenue, point de diction, se livrant souvent à la charge, pour être comique. Je ne sais ce qui a pu mériter au cit. Valière l'honneur d'être attaché au Théâtre Feydeau ; pour moi je ne le trouve point à sa place.

DESSAULE. De beaux organes, qu'il ne sait pas manier ; un beau physique, dont il ne sait pas tirer parti ; jeu froid, diction pesante et monotone. Lorsque cet Acteur débuta au Théâtre de l'Opéra, on présumait qu'il daterait dans les annales théâtrales ; mais cette espérance, je crois, ne se réalisera pas.

GAVEAUX. Nous ne le citerons pas comme Acteur. Il a de la chaleur ; mais cela ne suffit pas. Par exemple, nous dirons qu'il chante parfaitement bien, et qu'il fait de jolie musique. Nous l'engageons à renoncer aux Amoureux.

JAUSSERAND. Il n'est pas sans talent : il a du feu, l'intelligence de la Scène, et chante agréablement. C'est le seul Acteur au Théâtre Feydeau que l'on puisse voir avec plaisir dans les rôles d'Amoureux.

LE BRUN. Médiocre Acteur, criant toujours lorsqu'il parle :

quoique Musicien, il chante très-souvent faux. Il fait aussi de la Musique, qui n'est pas toujours bonne. Il est malheureux que ses talens ne répondennt pas à son zèle et à sa bonne volonté; au reste, il passe pour un bon garçon.

FAY. Cet Acteur, après avoir parcouru tous les Théâtres lyriques, est enfin venu se fixer au Théâtre Feydeau, où il reçoit un accueil assez favorable, mais qu'il ne mérite pas toujours. Il n'est pas très-comédien, il n'a même pas l'intelligence qu'on devrait attendre de lui, il a peu de voix; c'est encore un compositeur. Il a été un instant

où l'on ne donnait pour toute nourriture au Théâtre Feydeau que la Musique de Gaveaux, de Le Brun et de Fay, etc. : les Amateurs n'étaient pas très-contens de cette nourriture.

DERUBELLE. Ce jeune homme n'a point assez de voix pour l'emploi : il chante avec goût; il serait à désirer que son jeu égalât son chant.

Madame SCIO. Beau talent comme Actrice et comme Cantatrice. Il est impossible de trouver une voix plus belle et plus pure.

Ses sons argentés flattent l'oreille et pénètrent le cœur d'une douce sensibilité lorsqu'ils expriment le sentiment. Mad. Scio est à coup sûr la première Cantatrice de Paris. Aux avantages d'une superbe voix elle réunit tout ce qui distingue une Actrice du premier mérite. C'est surtout dans les rôles à grand caractère que l'on doit la citer. Médée, à mon avis, a placé madame Scio sur le premier rang des Actrices tragiques. Didon, Iphigénie, Ariane, que je lui ai vu jouer, en province, me confirment dans mon opinion. Elle est loin d'atteindre cette supériorité dans l'Opéra-Comique, auquel ses organes, sa contenue, sa diction,

semblent la rendre étrangère. Si Mde. Scio jouissoit d'une meilleure santé, sa place seroit au Théâtre des Arts. Nous pourrions alors espérer de voir un jour Mde. Saint-Huberty remplacée; mais aussi ce seroit une perte réelle pour le Théâtre Feydeau.

Mlle. LESAGE. Cette jeune Actrice a fait des progrès bien rapides. Elle double avec succès madame Scio; mais je préfère la voir dans les rôles qui ont été faits pour elle; car il ne faut pas se dissimuler que ses moyens sont insuffisans dans les premiers rôles. Le Théâtre Feydeau lui doit, sans contredit,

beaucoup de reconnoissance pour sa bonne volonté et son zèle infatigable. Lorsqu'à ces qualités on joint les talens de Mlle. Lesage, on est d'une grande utilité pour une Administration Théâtrale. On dit que Sageret a su mieux que personne apprécier cette aimable Actrice.

Mlle. ROLANDEAU. Talent agréable, comme Actrice et comme Cantatrice. Chaque jour l'on s'apperçoit que cette Artiste s'occupe de perfectionner son jeu et sa manière de chanter. Le Public la voit avec plaisir renoncer à ces extravagances désavouées par le goût qui forcent à disparoître le charme de la

mélodie. Sa prononciation devient aussi plus nette. Les grâces, la légèreté, la physionomie, cette Actrice a tout ce qu'il faut pour jouer avec beaucoup de succès l'Opéra-Comique. On la dit très-aimable. Voici une anecdote qui prouve en sa faveur. Un maussade Journaliste qui vouloit être le censeur des talens dramatiques, s'avisa, un jour, pour remplir son triste numéro, d'y insérer une critique aussi bête que grossière sur Mlle. Rolandeau. Tout autre, à sa place, eût pu se fâcher contre un pareil grimaud. Elle se contenta de lui écrire une lettre très-honnête par laquelle elle lui demandoit des conseils. Ce ne fut pas tout, elle prit un abonnement

à son mauvais journal. Cet exemple est à citer aux Artistes qui sont blessés de la moindre observation qu'on leur fait. Les Directeurs et les Administrateurs qui ne veulent pas que l'on trouve les pièces mauvaises qu'ils ont reçues, peuvent aussi faire leur profit de cette anecdote.

Mde. ROSINE-QUESNEY. On ne peut en parler que comme Cantatrice, aussi ne lui distribue-t-on que des rôles qui exigent de la voix et une bonne méthode de chant. On est bien sûr alors que le but sera rempli. Malgré l'accueil favorable qu'elle reçoit du Public, mal-

gré ses connaissances en musique, cette Actrice conserve toujours une timidité qui nuit au développement de ses beaux moyens. On dit qu'elle n'est plus au Théâtre Feydeau, tant pis, elle étoit très-utile à un Spectacle où l'on se rend plus, peut-être, pour entendre chanter, que pour voir jouer la Comédie. Il fallait conserver un quatuor qui devait désespérer tous les Théâtres Lyriques. En effet, où trouver réunies Mad. *Scio*, Mlle. *Lesage*, Mlle. *Rolandeau* et Mad. *Rosine-Quesney*. Et par qui remplacerait-on cette Cantatrice chérie, à juste titre ? par Mad. Georget qui, comme Actrice, et comme Chanteuse, ne seroit pas supportée sur le plus petit Théâtre

de Province. On conviendra qu'une Administration qui a le sens commun ne fait pas de pareilles bévues. Je suis étonné que le citoyen Rezicour n'ait pas rendu plus de justice à Mad. Rosine-Quesney. Mais je crois qu'il est de ces hommes qui, avec beaucoup de talent et de connoissances, ont le jugement faux.

Mad. VERTEUIL. On n'a pas plus de talent. On ne joue pas mieux la Comédie. Cette Actrice sait mettre dans tous ses rôles une vérité, un naturel qui la font admirer. Pourquoi faut-il que ses moyens s'affaiblissent de jour en

jour ? Il sera bien difficile de la remplacer.

Mlle. DESBROSSES. Triste acquisition pour le Théâtre Feydeau. Il falloit lui laisser finir sa carrière au Théâtre Italien qui la lui vit commencer. Une prononciation désagréable, voix d'une mauvaise qualité, un embonpoint démesuré, beaucoup de manières, voilà ce que l'on trouve chez Mlle. Desbrosses qui paroît avoir beaucoup d'amis. Je me rappelerai toujours de l'effet qu'elle a produit dans une certaine ville dont elle doit se souvenir par l'indifférence qu'on lui a témoignée pour ses talens. Elle eut beau se mettre en quatre pour les

faire ressortir, elle en fut pour ses frais de voyage. Hélas! combien d'Acteurs de Paris qui se croyent des prodiges parce qu'ils ont des cotteries à leurs dispositions, seroient exposés à éprouver le même sort que Mlle. Desbrosses à N.... s'il leur prenoit fantaisie d'aller se faire admirer en Province. Mais dans ces cas-là on a la ressource de dire que les Provinciaux sont des idiots, des gens sans goût.

Mlle. DESMARRES. Hélas! qu'en dirons-nous? pas grand'chose. La pauvre petite! Elle est bien gentille, mais il lui faut un autre cadre que le théâtre Feydeau où sa voix

est nulle ; et malheureusement son jeu ne nous dédommage pas de cette nullité. Elle tient la place d'une jeune personne qui pourrait donner de plus grandes espérances ; et comme elle est puissamment protégée, il faudra que le Public s'en contente.

ROSETTE GAVAUDAN. Encore une qui ne sortira pas du cercle de la médiocrité. Elle n'est pas plus avancée que le premier jour qu'elle a paru sur ce Théâtre. Je crois qu'elle appartiendra plus au Dieu des amours qu'au dieu des talens ; elle n'a pas même le mérite de savoir marcher sur le théâtre. N'importe ; elle tient la place de quel-

qu'un qui pourrait se montrer avec plus de succès. Et vous prétendez, messieurs les Administrateurs, que votre entreprise prospère? Non, non; vous ne vous ferez que des dupes. — Tu ne le croirais pas, mon cher Bellerose, dans toutes les Actrices que je viens de te nommer, il n'y en a pas une à qui l'on puisse confier un rôle de soubrette, pour peu qu'il soit important. Tu vois, mon cher Bellerose, que la composition de la troupe de Feydeau est bien loin de cette perfection nécessaire pour faire prospérer un Théâtre du premier ordre. Si les Acteurs se mettent en société, il est de leur intérêt d'élaguer les plantes parasites, de remplir les

vides qui existent. Sans cette opération, ils ne peuvent espérer de recueillir le fruit de leurs travaux. Je ne finirai pas sans t'apprendre que l'amour occupe les momens que je ne consacre point aux arts. Mlle. de l'Etoile a repris sur mon mon cœur le charmant empire qu'elle avait lors de notre séjour à Beaugency. Le sentiment a de nouveau rapproché nos âmes sympathiques, et lorsque je suis auprès d'elle, je me crois au firmament, et je me dis souvent dans un transport extatique : O étoile de mon amour ! deviens celle de mon bonheur. Quel galimathias ! L'amour, mon cher, me diras-tu, te fait extravaguer. — Patience, mon ami,

patience : l'hymen me rendra la raison. — Comment, l'hymen? Tu épouses donc? Il faudra bien en finir par là. Quel dommage que tu sois si éloigné, je t'inviterais à ma noce. Je te l'ai déjà dit : Mlle. de l'Etoile possède un joli petit avoir qui doit suffire à un honnête homme tel que moi. Je quitte alors la carrière dramatique, et pour n'être pas oisif, je ferai.... des romans. Tu sais que j'aime à barbouiller; mais tu t'en apperçois aussi peut-être que trop. Je ne t'en écrirai pas davantage.

Tout à toi. Ton ami,

La Rancune.

CINQUIÈME LETTRE.

Tu me félicites, mon cher Bellerose, sur les heureux liens que je vais bientôt contracter. J'y trouverai, dis-tu, le bonheur. Tu te fondes sur ce que l'amour et l'intérêt y trouvent leur profit. Tu ne dois pas douter que ce n'est que dans cette persuasion que je me suis déterminé à les former. Déjà l'heure de l'hymen a sonné pour moi : Mlle. de l'Etoile est, au moment où je t'écris, ma respectable épouse ; il n'y a plus à s'en dédire. Ainsi me voilà fixé à Paris. Je cesse

d'exercer un art où j'eus quelque succès ; mais je veux encore m'en occuper, en me livrant à des observations qui ne seront peut-être pas inutiles aux Comédiens de la capitale, ainsi qu'aux Administrateurs. Je me permettrai peut-être aussi de parler des Auteurs, mais ce ne sera que lorsque ma première tâche sera remplie.

Il me reste, pour compléter mon travail sur les principaux théâtres de Paris, à te rendre compte du Vaudeville. La médiocrité des Acteurs est en harmonie avec celle des pièces que l'on joue à profusion dans cette chapelle de Momus. Cette administration est composée

de..... Monsieur Barré, personnage très-important, et qui se croit à lui seul l'esprit et les connaissansances d'un Comité de Spectacle. Ce n'est pas l'embarras, il en a bien la sottise à lui tout seul. C'est lui qui juge les ouvrages destinés au répertoire du Vaudeville. Lorsque l'Auteur n'est pas de l'aimable cotterie qui s'est ârrogé, pour ainsi dire, le droit exclusif de faire de l'esprit, sa production n'est point accueillie, à moins que sa chute ne paraisse inévitable. Mais une pièce qui leur offre quelque mérite, est toujours repoussée avec beaucoup de complimens, si le hasard veut qu'elle n'appartienne pas aux membres de l'exclusive alliance

des beaux esprits. Quelqu'un de ma connaissance, d'après l'avis de plusieurs personnes, s'avisa de présenter un ouvrage qui était bon, puisqu'il a été joué sur un autre Théâtre avec un succès complet. M. Barré en fit lecture, et ne fit d'autre observation que celle-ci : « Monsieur, votre pièce est jolie ; » mais cela approche trop de la » bonne comédie, et par consé» quent cela ne peut pas convenir à » notre Théâtre : c'est peut-être » aussi trop sérieux. » On observa que *Honorine* et *Pauline* l'étaient bien bien plus que l'ouvrage présenté ; mais on ne craignit pas de répondre, « que *Honorine* et *Pauline* n'eussent » pas été jouées, si le cit. Radet

» n'en avait été l'Auteur. » Cela seul suffit pour faire connaître l'esprit qui dirige le directeur *Barré*. Je sais qu'il n'aime pas à voir des succès à son Théâtre, qui n'appartiennent pas à sa muse infaillible. Je ne peux mieux te comparer enfin le citoyen Barré qu'à l'ami Ragotin. Il est, comme ce dernier, au comble de l'ivresse, lorsqu'il se voit environné de ses chers cabotins, qui ne valent pas, à beaucoup près, des comédiens ambulans. Mais c'est sur-tout lorsqu'il souffle une de ses sublimes productions, que sa figure baroque prend un instant la teinte de l'amabilité. Comme Ragotin, il pousse sa pointe auprès des Actrices. Il en est une surtout

dont l'embonpoint peu ragoûtant a fixé ses amours luxurieux. Elle n'a aucune espèce de talent, mais il faut que le Public la supporte, parce qu'à son tour elle supporte M. Barré. On prétend que pour entrer au Vaudeville, il ne faut, à une femme, point de talent, mais une entière complaisance, un dévouement aux plaisirs clandestins de M. le directeur et compagnie. Aussi, dans son origine, a-t-il été à peu près composé de femmes qui, par leurs habitudes, pouvaient se prêter à celles de ces Messieurs. Mais cela ne doit point surprendre : Messieurs les Chansonniers, habitués aux licences poétiques, en prennent partout. Voilà quels sont

les élémens de l'administration du Vaudeville. Passons maintenant à ses acteurs.

ROZIÈRES. Tu sais, mon cher Bellerose que cet Acteur s'est fait une réputation aux Italiens, dans l'emploi des baillis; mais il a bien déchu. Selon moi, il ne peut plus représenter sur la scène qu'un gros Épicurien. Il est encore le protecteur intéressé des belles qui aspirent à chanter les chansons de la maligne cotterie.

CHAPELLE a quelque talent dans les Cassandres. Il con-

naît la scène et chante assez bien le Vaudeville.

DUCHAUME. Acteur très-*pâle*, malgré sa figure rubiconde. Sa voix est désagréable, il aboie plus souvent qu'il ne chante, aussi n'entend-on pas la moitié des paroles ; n'importe, sa médiocrité lui a valu, dit-on, un petit sort qui ne devrait être que le prix du mérite.

CARPENTIER. Quelque mérite dans les caricatures. Ce jeune homme a fait des progrès rapides : il a du *vis comica*, et je

suis fâché qu'il n'ait pas choisi une sphère plus étendue que celle du Vaudeville. Personne plus que lui n'a l'amour de son art. Ses efforts pour parvenir au dégré où il se trouve lui mérite l'estime des amis des Arts. Il a laissé bien loin derrière lui, le Génovéfin Léger, qui l'a précédé dans l'emploi qu'il joue.

VERTPRÉ. Cet Acteur semble destiné à jouer tous les Grands Hommes qu'il plaît aux Vaudevilles de faire paraître sur leur petit Théâtre. Il est Comédien ; mais je lui trouve un peu de roideur : au reste, il est très-aimable ;

et quoique l'agent de M. Barré, il n'en a pas la morgue.

HENRY. Si jamais Comédien fut pâle (terme de l'Art), c'est bien celui-là. Quelle fadeur! quelle monotonie! c'est un Amoureux qui n'est bon que dans le mois de thermidor. Le sentiment, avec lui, ressemble à de l'opium; mais il a beaucoup de succès, parce qu'il est joli garçon. Je sais, moi, que je m'endors, toutes les fois que j'ai le malheur de le rencontrer dans les Pièces du moment, que je vais voir une minute. Dans la petite échappée qu'une partie du Vaudeville a faite de la Capitale,

cet Acteur a eu la preuve qu'on ne se contentait pas partout d'un joli physique. Mais, chut, pourquoi rappeler des souvenirs qui peuvent affliger l'amour-propre du citoyen Henry ? laissons-le jouir en paix de ses succès à Paris.

JULIEN. Celui-là a le mérite de copier assez bien les Petits-Maîtres du jour ; mais voilà tout ce dont il est capable.

LAPORTE. Charmant Arlequin : il est impossible de mieux chanter le couplet. Ses organes sont flateurs, son physique rempli

de grâces. Je n'ai pas vu Carlin ; mais je serais tenté de croire que c'est un de ses héritiers : on n'a pas plus d'intelligence que le citoyen Laporte.

Mlle. SARA-LESCOT. C'est la seule Actrice que l'on puisse distinguer au Vaudeville. Son talent est aimable, son maintien celui de la bonne comédie : un air modeste ajoute encore à son mérite ; Mlle. Sara-Lescot devait figurer sur un autre Théâtre.

Madame HENRY. On peut, à peu de chose près, la mettre sur

la même ligne que son langoureux mari. Les Journalistes, sans doute, lorsqu'ils font son éloge, ne la jugent à coup sûr que sur ses grâces et sa gentillesse : elle donne sans contredit beaucoup d'espérances.

Madame BLOSSEVILLE. Son mérite n'est pas aussi volumineux que ses appas. Un faiseur de calembours dira peut-être qu'on peut compter sur sa voix, car elle est sûre; mais je dirai bonnement qu'elle est aigre. Je pense qu'il n'y a que le cit. Barré qui sache apprécier ses talens. Madame Blosseville tient, à mon avis, la place de quelqu'un qui pourrait plaire davan-

tage au Public ; mais que, pour raison, on aura toujours grand soin d'écarter d'un Théâtre que gouverne l'intrigue : ainsi nous sommes condamnés, pour les plaisirs de M. B....., à voir encore longtemps Madame Blosseville tenir le sceptre au Théâtre du Vaudeville.

Madame DUCHAUME. Elle n'est pas sans mérite dans les duegnes; mais il ne faut pas qu'elle quitte le Vaudeville. Il est encore trois ou quatre Dames dont je ne parlerai pas, parce que je serais fort embarrassé sur ce qu'il faudrait en dire : nous les engageons

seulement à rester au Vaudeville, où sûrement elles ne sont point entrées pour leurs talens comiques.

Tu vois, mon cher Bellerose, qu'au Théâtre du Vaudeville le nombre des bons Acteurs est aussi petit que celui des bonnes Pièces.

Je crains bien qu'il ne touche à sa décadence, si l'Opéra-Comique se ressaisit d'un genre qu'autrefois il exploitait avec beaucoup de succès. Le Tableau des Sabines a dû le mettre en goût. Cet Ouvrage a fait faire de l'argent, et il n'en a pas coûté pour le monter. Comme toutes les Pièces d'Hoffmann, de Favière, de Dejaure,

ont épuisé le crédit des Fournisseurs, le Théâtre Italien sera trop heureux de pouvoir jouer des Vaudevilles, qui n'exigeront point d'énormes dépenses, parce que leurs succès ne consistent point dans l'art du Peintre et du Machiniste. Cette métamorphose n'arrangerait pas le cit. Barré : cela diminuerait un peu de son importance; enfin, il faut s'attendre à tout. Je termine, mon cher Bellerose, cette Lettre, qui complète ma correspondance avec toi sur les cinq premiers Théâtres de Paris. Peut-être, si j'avais analysé toutes les intrigues en général, recueilli toutes les anecdotes, elle eût été plus volumineuse; mais

ce travail est si rebutant, que l'on vise toujours à l'abréger. Cependant il pourra te donner une grande idée des vices, des ridicules, des intrigues, des talens qui composent l'Histoire des Prêtres et des Prêtresses d'Euterpe, de Thalie et de Melpomène. Je veux aussi te donner par la suite quelques détails sur les Théâtres subalternes. Pour le moment, cela me serait impossible; car je vais, pour profiter de la belle saison, chercher à la campagne les plaisirs que nos Élégantes et les Aimables du jour croient trouver à Tivoli et dans d'autres Jardins du même genre. Tu peux toujours m'écrire à la même adresse, tes Lettres me

parviendront. Mlle. de l'Étoile me charge de la rappeler à ton souvenir : j'y consens volontiers; parce que la distance qui nous sépare me garantit des suites que cela pourrait avoir. Comment donc? mais je crois que je suis jaloux. Allons, allons, fi donc, la femme de la Rancune ne doit pas même être soupçonnée. Ainsi, mon cher Bellerose, vous pouvez penser tout à votre aise à Mlle. de l'Étoile : mais n'oubliez pas que je suis votre sincère ami,

LA RANCUNE.